

n'est pas près, que prédisent pourtant les pessimistes et les rêveurs, où les Chinois, débordant de leurs frontières, faute de place, envahiront le reste de l'univers. Le problème tient à la détermination d'une autre inconnue. Tous les ans, le Chinois défriche une partie de son sol en jachère ou abandonnée et transforme des prairies ou des brousses en rizières, et il fait, pour cela, les travaux de drainage nécessaires. Tant que la Chine pourra étendre l'espace déjà démesuré de ses rizières, le peuple chinois ne songera pas à quitter le sol natal ; et cet agrandissement de la culture du riz tient exclusivement à la formation géologique du terrain, et à la facilité qu'on aura, grâce à des exhaussements successifs, d'y amener le drainage des inondations estivales. Le Chinois transformera ainsi toutes ses plaines, et même les vallées intérieures et les bas flancs de ses collines ; il ne s'arrêtera que devant l'insurmontable obstacle de ses montagnes et de ses forêts.

La population chinoise des « ports à traité » et des villes ouvertes au commerce européen a pris déjà des habitudes cosmopolites. Les vices qui fleurissent dans les grands caravansérails humains ne diffèrent guère sous toutes les latitudes, et Canton se rapproche autant de Londres qu'on prétend que Paris se rapproche de Babylone. La population flottante, les marinières, les coolies, les interprètes et boys de toutes sortes que l'argent et la familiarité des Européens déclassent, les intermédiaires de toute espèce (sauf les intermédiaires de l'argent, qui, dans le Sud, sont tous de race malaise), les commerçants douteux qu'attire l'appât d'un lucre immédiat et sans fatigue, et toute la séquelle des mendiants, et les enfants perdus, et les